



HAL
open science

Couleurs et matières du blanc au Ladakh

Pascale Dollfus

► **To cite this version:**

Pascale Dollfus. Couleurs et matières du blanc au Ladakh. C. Couptry et F. Cousin (éd.). Lumières sur le blanc. Une facette de l'aventure textile, Editions Sépia, pp.51-59, 2015, 978-2-842-80251-6. hal-03026449

HAL Id: hal-03026449

<https://hal.science/hal-03026449v1>

Submitted on 26 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Couleurs et matières du blanc au Ladakh

Pascale DOLLFUS

Pour le voyageur montant des plaines indiennes où le blanc, couleur des vêtements des prêtres brahmanes, des saris des veuves hindoues et, plus généralement, des amples pantalons portés par la gent masculine quelle qu'en soit la religion dans les campagnes, est très présent, l'arrivée au Ladakh, région tibétaine de l'Himalaya, offre un contraste saisissant. Par delà la grande chaîne himalayenne, le blanc est absent dans le textile qu'il s'agisse de vêtement ou d'ameublement. Alors pourquoi poursuivre l'aventure ? Pour la *khatak*, cette écharpe brillante et immaculée offerte aux dieux, aux saints hommes, et à toute personne que l'on tient à honorer, mais aussi pour tout ce que le blanc ou le terme ainsi traduit nous dit sur la société ladakhi, sa perception du monde et ses usages.

Des peaux lainées et du drap de laine pour vêtement

Au Ladakh, le coton, cultivé en Inde centrale depuis plus de 3 000 ans et exporté en Europe par navires entiers par la Compagnie des Indes, n'a guère sa place. Cette plante a besoin d'un climat humide et chaud et ne pousse pas dans cette région aride et de haute altitude, où il tombe moins de 100 mm

d'eau par an. Les villages sont situés entre 3 000 et 4 400 mètres d'altitude, installés au cœur d'oasis où la culture de céréales est rendue possible grâce au drainage de l'eau de la fonte des neiges ; les campements nomades montent jusqu'à 4 600-4 700 mètres d'altitude. Le climat est rigoureux et les soirées sont fraîches même l'été. On se vêt de laine et de peaux lainées, non de coton et ce dernier, contrairement au Bhoutan ou au Népal par exemple, n'y a jamais été importé des États du centre de l'Inde pour être tissé. Le linge de corps et de toilette, associé en Occident au blanc, garantie de propreté, est inconnu : les règles d'hygiène en relation étroite avec la notion de souillure ne cherchent pas à prévenir les infections, mais le mécontentement des dieux. Dans les maisons comme sous les tentes, l'ameublement se réduit au foyer et à quelques tables basses. Le textile y est représenté par des tapis au point noué en laines colorées déroulés sur le sol en guise de siège et sur lesquels on s'allonge le soir dans ses vêtements pour dormir.

Le chanvre qui abonde dans d'autres régions himalayennes plus arrosées et dont les fibres servent à confectionner vêtements et sacs, ou le mûrier qui nourrit les vers à soie, sont également absents. Quant aux orties qui sortent par petites touffes au mois de juillet dans les pâturages d'altitude, leur taille réduite

et leur nombre insuffisant conviennent à la soupe mais non au tissage.

En l'absence de fibres végétales, on utilise différentes fibres animales, prélevées l'été sur les animaux composant le cheptel : yaks, chèvres et moutons. Les chevaux ne sont pas considérés comme faisant partie du cheptel et l'usage de leur crin est restreint à l'archet des luths. Le jarre long et très raide des yaks est coupé avec une force de fer, puis filé et retordu, pour être tissé en longues bandes qui, cousues bord à bord, forment le velum des tentes noires sous lesquelles vivent les pasteurs nomades. Venue à l'automne avec le froid, la bourre dense et feutrée qui leur couvre les flancs pour les protéger des températures glaciales de l'hiver, tombe à la mue. Elle est alors arrachée à la main par simple torsion, puis filée et tissée en épaisses et chaudes couvertures. Blanche ou « bleue » (c'est-à-dire grise), elle est aussi rare que recherchée. Le poil grossier et rêche des chèvres, particulièrement fourni sur l'épine dorsale et près des épaules, est filé, retordu puis tressé en cordes. Leur sous-pelage, un duvet fin et soyeux connu en Occident sous le nom de *pashmina*, est également récolté mais il n'est pas traité localement. Etrillé à l'aide d'un peigne de fer ou de bois, il est acheté au poids par des commanditaires montés spécialement de Leh, la principale ville du Ladakh et le chef-lieu du district éponyme, qui le revendent aux artisans chargés de sa transformation, lesquels établis au Cachemire voisin la transforment en châles et en étoles d'une grande finesse (Dollfus 2012, p. 142-144). La laine des moutons sert à tisser des pièces de vêtements – drap de laine pour robes et manteaux, chaussures et jarretières de bottes, mais aussi sacs et tapis. La tonte, activité exclusivement masculine, a lieu au début de l'été. Les toisons ou « dos de laine » sont alors triées selon leur qualité, puis leur couleur dominante en deux tas : « blanc » et « noir ». Beaucoup plus riche que cette simple répartition binaire est la nomenclature utilisée par le pasteur pour identifier et nommer les bêtes de son cheptel.

Ainsi, parmi les moutons à la toison claire, de beaucoup les plus nombreux, sont distingués « l'encore plus blanc », le « bringé », le « bleu pâle », ou celui à « tête noire », « tête brune », « tête tachetée comme une prairie parsemée de fleurs », et bien d'autres encore (fig. 1). La laine n'est jamais lavée. Cardée, filée puis retordue, elle est tissée en des lés de dimensions différentes selon l'usage qui leur est destiné – robe ou manteau, pièces de bottes, jarretière, ceinture ou sac. Dans les villages, le tissage a lieu l'hiver, quand la saison agricole est terminée. Il est fait par les hommes sur des métiers à bâti et à pédales ; dans les campements, les femmes tissent sur des métiers horizontaux fixés sur le sol dès que l'occasion se présente.

Des peaux lainées et de la laine pour tout vêtement ! Cette vision du Ladakh et de ses habitants peut paraître terriblement romantique et passéiste et, pourtant, dès les premiers froids, pelisses en peau de mouton ou d'agneau, manteaux, robes et, parfois, pantalons de laine, dominent dans les villages et les campements.

Fig. 1 – Robes et toisons : la traite des chèvres et des brebis dans l'endos. Spangchen, 2012.



« Les Jaunes » et les « Incolores »

Aucune loi somptuaire ne régleme ou n'impose, dans la société ladakhi, la manière de se vêtir en fonction de la catégorie sociale à laquelle un individu appartient. Il n'empêche, avant l'arrivée des colorants artificiels, la belle teinture, « la grande couleur » pour reprendre l'expression locale, celle qui tient, qui dure au soleil et au lavage, était la prérogative du clergé et de la noblesse, seuls à pouvoir s'offrir les colorants de qualité (indigo, garance et teinture de laque) et les services des teinturiers sachant en maîtriser l'art.

Les membres du clergé, moines et nonnes confondus, appelés collectivement *serpo*, « les Jaunes », indépendamment de la lignée religieuse à laquelle ils appartiennent, étaient (et sont toujours) vêtus d'un habit rouge sombre composé de deux longues bandes de tissu : la première drapée en étole autour du torse sur un gilet, parfois en soie jaune vif ou orange, laissant le bras droit nu ; la seconde portée en jupe, retenue à la taille par une ceinture et descendant jusqu'aux pieds.

Avec l'extension du bouddhisme hors de la région d'Inde qui l'avait vu naître, les règles du code de la discipline furent adaptées, notamment au climat. Dans les régions himalayennes et tibétaines, on ajouta ainsi des bottes et un couvre-chef aux trois vêtements réglementaires et on remplaça l'étoffe jaune rougeâtre des premiers disciples du Bouddha pour un drap de laine teint avec de la garance ou avec des bâtons de laque broyés imprégnant les fibres d'un rouge profond.

Dans le monde laïc, on était vêtu, quel que soit son rang, d'habits identiques dans leur coupe, sinon dans leur matériau : pour les hommes, un long manteau croisé à droite sous le bras, à la chinoise et serré par une ceinture ; pour les femmes, une robe faite d'un buste droit et d'une jupe froncée à la taille qui, retenue par une ceinture, descendait jusqu'aux chevilles.

Le souverain, répondant au titre de « Grand roi pieux » quoique laïc, était habillé de rouge, mais la richesse de ses habits n'en imposait guère si l'on en croit les descriptions faites par les Européens. En 1631, le jésuite portugais Francisco de Azevedo, invité en leur palais de Leh, note ainsi : « Le roi se trouvait avec la reine en un lieu exposé au soleil. C'est un homme au grand corps, de teint basané, aux traits javanais, à l'allure sévère, vêtu d'une tunique de tissu rouge et bien sale, outre une cape de même, et un bonnet rouge très râpé, une tignasse lui tombant sur les épaules. » (Didier 1996, p. 191).

Les hommes de la noblesse portaient des manteaux de lainage rouge violacé, brun, brun-violet, ou brun-noir, des teintes obtenues avec des écorces de noix utilisées fraîches ou, au contraire, après fermentation.

Le britannique William Moorcroft, vétérinaire de formation, envoyé par la Compagnie des Indes, qui rencontra le premier ministre du roi lors de son séjour au Ladakh entre 1820 et 1822, le décrit ainsi : « [Il] était simplement vêtu d'une large robe brune et d'un chapeau de velours, sans aucun ornement. [...] Les deux autres personnes présentes étaient habillées avec beaucoup plus de raffinement. » (Moorcroft et Trebeck 1841, vol. 1. p. 249, notre traduction). Ici encore, rien d'ostentatoire dans le vêtement sinon, parfois, la présence de velours, de satins ou de brocards chatoyants venant de Chine, d'Inde (Bénarès) ou de Russie et apportés par les caravaniers. Les femmes portaient des robes à bandes multicolores en sergé teint à réserve par ligature nouée dans trois bains différents (jaune, bleu et rouge).

Moins fortunés, les gens du commun devaient se contenter de vêtements taillés dans des étoffes non teintées, « telles que sorties du métier à tisser »⁽¹⁾, ou mal teintées : drap de laine écri qui acquérait au fil des ans avec la saleté une coloration sombre variant du beige foncé au gris ; ~~un~~ drap de laine brun ou noir pour les femmes. Le plus souvent on ne

teignait que les petites pièces : ceintures, jarretières pour bottes, tissu des bottes et des chaussures.

Les Ladakhi semblent n'avoir jamais cherché à blanchir la laine. Il est vrai que ce désert de sable et de roche ne présente pas les conditions idéales pour mener à bien ce processus long et difficile, qui nécessite des arbres pour la cendre de bois destinée à lessiver les pièces d'étoffe, de la pluie pour les arroser, et des prairies humides pour les étendre afin que l'ozone, la rosée, la lune et le soleil finissent de les blanchir. Aussi était-ce d'une étoffe sans vraiment de couleur sinon celle de la crasse, persiflent les administrateurs britanniques et les voyageurs, qu'était vêtue la grande majorité de la population du Ladakh jusqu'au début du XX^e siècle⁽²⁾.

De ce vêtement incolore au sens propre⁽³⁾, qui comprenait de nombreuses impuretés dans son tissage et acquérait rapidement une teinte indécise s'inscrivant dans la gamme des beiges, des bruns ou des gris, vient le nom attribué collectivement aux laïcs (par opposition au clergé) : *skya*. Ce terme communément traduit par « les Gris » signifie plutôt « les Incolores », sinon « les Blancs ». En effet, l'adjectif *skya*, ici substantivé, qualifie quelque chose qui n'a pas de couleur bien déterminée, qui manque de teint, d'intensité. Accolé à l'un des six termes de couleur – bleu, rouge, jaune, blanc, noir, et brun violet – utilisés par les Ladakhi pour décrire le monde qui les entoure, il a un sens analogue au suffixe -âtre qui exprime l'atténuation et, corrélativement, la dépréciation.

L'arrivée des colorants chimiques venus d'Europe dès la fin du XIX^e siècle, puis fabriqués en Inde, changea en quelques décennies ce paysage chromatique en rendant la teinture accessible à tous en termes de coût et de manipulations. De nos jours, dans les villages comme dans les campements, paysans, commerçants ou éleveurs nomades, nobles ou petites gens, arborent quel que soit leur sexe des robes en sergé

de laine lie-de-vin ou marron, qu'ils portent parfois associées à des vêtements de coupe occidentale, achetés « ready-made », ou de coupe indienne (pantalon large et longue tunique en coton) faits sur mesure par des tailleurs. Au Bas-Ladakh toutefois, région souvent moquée pour son conservatisme par les gens du Centre⁽⁴⁾, l'opposition blanc/noir demeure. Les anciens portent comme autrefois manteau de laine non teint écriu et pantalon de même fabrique (fig. 2). Cet usage obsolète est également rappelé dans les rituels bouddhistes de rançon au cours desquels sont confectionnées des effigies en pâte : le manteau de l'homme est alors couvert de farine blanche, la robe de la femme enduite de suie noire.



Fig. 2 – Le vêtement des hommes : manteau et pantalon de laine non teint. Hemis-Shukpachan, 1984.

Si cette distinction chromatique qui marquait, dans leurs vêtements, les individus selon leur appartenance sociale et plus encore selon leur richesse, s'est aujourd'hui estompée, celle qui distingue laïcs et clergé est en revanche toujours présente. En effet, si « les Incolores » portent de nos jours des vêtements de coupe, de matière et de couleurs variées, ils évitent cependant toujours le rouge, le jaune et l'orange, des

teintes réservées jusque dans la mort aux « Jaunes », comme en témoigne le linceul dans lequel est enveloppé puis mené au lieu de crémation le corps d'un défunt, moine ou nonne de son vivant. Hormis ce cas remarquable, il n'existe aucune couleur particulière prescrite lors des rites de passage : cérémonie du « septième jour » ou du « mois révolu » (après la naissance), mariage ou funérailles. Seules, la finesse du filage et du tissage, la qualité de la laine et, le cas échéant, de la teinture, le choix de l'étoffe font la différence entre un beau vêtement et un vêtement ordinaire, un habit de cérémonie et un habit de tous les jours. De même, on ne porte pas le deuil en revêtant une couleur particulière, comme dans de nombreux pays d'Asie du sud-est, notamment bouddhistes, où le blanc est la couleur des funérailles et des endeuillés.

Au-delà du blanc, l'éclat

« Glacier à l'éclat de cristal », « jeune fille aux dents de perle », « vieillard à la tête de conque » sont autant d'images connues de tous, présentes dans l'épopée, les chants de mariage, les proverbes ou les dictons.

En opposition au noir associé au mal avant que d'être pensé en tant que couleur, le blanc, même quand il n'est pas nommé, renvoie à la lumière, à la pureté, à la bienveillance. Pensées et actions blanches sont bonnes et sincères ; « un esprit blanc » est généreux. Le « blanc comme neige » ici vanté est un blanc éclatant, un blanc qui réverbère la lumière telle la glace au soleil. C'est à ce blanc paré de toutes les vertus que renvoient les écharpes de bon augure tissées en soie ou, de nos jours, en fibres synthétiques qui en imitent la brillance : on les met autour du cou des divinités ou des personnes que l'on souhaite honorer (fig. 3). Ces écharpes appelées *khatak* (« nouées autour de la bouche ») sont offertes en signe de bienvenue, d'adieu ou de remerciement, et accompagnent toutes requêtes



Fig. 3 – Écharpes de bon augure ou *khatak* offertes à un saint local. Hemis-Shukpachan, 2011.

et cadeaux. Tissées parfois des huit symboles de bon augure du bouddhisme, leur présence place sous les meilleurs auspices une action ou une relation qui débute. Chacun en a toujours chez soi – une écharpe qui vous a été donnée peut être utilisée à nouveau – et lors des rites de passage, c'est par dizaines que les *khatak* sont remises aux individus concernés. Lors des cérémonies de mariage par exemple, les nouveaux époux se transforment ainsi en d'impressionnants cocons blancs sous leur accumulation. Témoin de respect et marque d'agrégation, un carré de tissu du même blanc immaculé, appelé « coton pour la tête », est, à cette occasion comme lors de toutes les grandes cérémonies, distribué à toutes les personnes venues aider la famille qui régale.

La beauté d'une jeune fille, sa finesse d'esprit s'expriment de même par la blancheur de sa peau et, davantage encore, par la clarté de son teint. Inversement, une personne peu gâtée par son physique et/ou son esprit, un homme laid, un crétin seront décrits « sans éclat » ou de « mauvais éclat ». Les princesses de sang noble et les femmes vertueuses du théâtre tibétain portent des masques peints d'un beau blanc lisse et brillant qui, au-delà de la beauté

physique, évoque un esprit noble de sentiment ou de naissance. En revanche, dans les bouffonneries rituelles ou profanes, l'Idiot, le Péquenaud qui prend sous ces latitudes la figure du berger, a le visage enfariné ou barbouillé d'un mélange plâtreux de farine et de bière (fig. 4). Cette primauté de l'éclat sur le coloris explique pourquoi, si le blanc est généralement positif, un blanc terne, littéralement « sec », renvoie à l'idée de déveine. « Avoir le crâne blanc », « avoir le front blanc » signifient être malchanceux car la chance se décèle à l'aspect physique de la tête et, plus encore, du front : gras, humide, luisant, il évoque un portefeuille florissant, contrairement à un aspect terne, blanchâtre, pâle. De même, parlant d'un visage ou, par métonymie, d'une personne, la pâleur n'est pas symptomatique de colère ou d'effroi comme le suggèrent en français les expressions « blanc de rage », « blanc de peur », mais témoigne d'un mal-être

matériel ou moral, lié à la notion de malchance (Blondeau, Dakpa et Meyer 2001, p. 289-290).

Plus que la couleur en elle-même, c'est ainsi son éclat qui importe⁽⁵⁾. Et pour les Ladakhi, le blanc brillant d'une écharpe de soie est plus proche d'un violet de même intensité et lumière que d'un blanc terne. Il est ainsi fréquent qu'un tissu remarqué pour sa beauté sur un étal du bazar ou sur une personne vous soit décrit par le seul adjectif « éclatant », ce qui ne vous renseigne pas sur sa couleur et ne vous facilite pas la tâche pour en quérir un identique. De même, comparer la chevelure noire d'une femme à une *khatak* pour en louer la splendeur ne semble pas curieux : une fois encore, ce sont l'éclat incomparable et la souplesse des cheveux, critères de beauté, qui sont soulignés. Bien que le noir soit généralement traité en mauvaise part, une telle chevelure de jais est dotée d'une valeur positive à laquelle des cheveux bruns, châains ou blonds ne peuvent accéder comme le montre l'expression « têtes jaunes » désignant avec une ironie condescendante les Occidentaux, synonyme du guère plus reluisant « yeux jaunes » (ici, jaune exprime la pâleur).

Cette valorisation du brillant sur le mat, du lumineux sur le terne, présente dans nombre de sociétés anciennes, s'applique bien au-delà du blanc et dépasse le cadre du textile. Dans la pharmacopée par exemple, les minéraux aux teintes brillantes sont tenus pour être plus efficaces. Et les textes préconisent un lavage répété pour transformer le « vermillon noir » en vermillon intense et vantent les vertus du lapis-lazuli avec des mouchetures dorées considéré comme le meilleur. Ce qui est vrai pour les minéraux, les tissus et les chevelures, l'est également pour le pelage des animaux. Et le premier critère de sélection d'un cheval n'est pas sa robustesse ou ses qualités d'étalon reproducteur mais, comme pour une étoffe, les moirures qui jouent sur sa robe. Qu'elles soient du « vent » (les moins belles) ; du « ciel » (les plus courantes) ; du « feu » et semblables aux rayons du



© Pascale Dullius

Fig. 4 – La figure du berger : le visage barbouillé d'un mélange plâtreux de farine et de bière, une peau laineuse la fourrure tournée vers l'extérieur et un ridicule couvre-chef. Choglamsar.

soleil ; de la « terre » à l'éclat ferme ; ou de « l'eau » et brillantes, toutes sont de bon augure pour le propriétaire de l'animal (Blondeau 1972, p. 83).

Le Blanc, teinte et symbole

Nous l'avons évoqué à propos du Jaune érigé en couleur archétypale du clergé puis, furtivement, avec la symbolique des masques blancs au théâtre, dans le bouddhisme tibétain et les arts qui en sont inspirés, les couleurs servent à classer, opposer et distinguer. Un petit traité sur le chapeau de Padmasambhava, maître tantriste indien de la seconde moitié du VIII^e siècle et auquel la tradition attribue l'introduction du bouddhisme tantrique au Tibet, insiste ainsi sur les changements de couleur du chapeau selon la nature de l'action à accomplir : blanc pour les rites de « l'action paisible » comme les rituels destinés à faire tomber la pluie ou à guérir les maladies physiques ou mentales, jaune pour les rites de « l'action de prospérité », rouge pour « l'action de soumission », et bleu (sombre) pour les rites de l'action violente. Le bouddhisme a adopté par ailleurs très tôt le système des quatre orient, qui consiste à associer à chacun un terme d'une catégorie – couleur, élément, activité, saison, etc., ajoutant un cinquième orient, le centre ou le zénith. Ces associations décrites dans les textes sont données partiellement à voir aux laïcs sous la forme de *mandala*⁽⁶⁾ réalisés en peinture ou, parfois, à même le sol avec des sables colorés par les moines. C'est dans ce contexte également que s'inscrivent les bannières et drapeaux imprimés du cheval porteur du Triple Joyau et de formules incantatoires que le vent se charge de diffuser « d'où leur nom de "chevaux de vent" » (fig. 5). Comme tout signe, tout emblème, le Blanc ne vient jamais seul et ne prend son sens qu'associé à d'autres couleurs. Dans le bouddhisme tibétain, il est la couleur du Bouddha Vairocana (« qui répand la lumière en tous sens »), l'un des cinq



Fig. 5 – Drapeaux à prières. Hemis-Shukpachan, 2011.

Bouddhas cosmiques, assis au Centre (ou à l'Est). Le Blanc est également associé à l'Espace, l'un des cinq éléments indiens constitutifs de l'univers, et au Fer (ou Métal), l'un des cinq agents chinois qui, dynamiques, doivent être envisagés plus comme processus que comme substances. Seuls les religieux et les astrologues connaissent avec précision ces correspondances qu'ils utilisent au cours de différents rituels et pour établir des horoscopes, mais tous les villageois savent l'ordre dans lequel ces couleurs, auxquelles ils prêtent une autre symbolique, doivent se suivre.

Dans le cas des drapeaux à prières, accrochés au sommet des cols, sur les toits des maisons et des monastères, sur les ponts ou au passage des gués, les Ladakhi associent le Blanc (qui arrive en deuxième position) aux nuages dans une re-création du paysage pensé selon un axe vertical et dans lequel chaque couleur renvoie à un élément visible. Le Bleu est associé au ciel, le Blanc aux nuages, le Rouge aux rochers fauves, le Vert à la végétation, le Jaune au sol sableux, les cinq couleurs assemblées formant le monde visible qui nous entoure.

Une écharpe de bon augure dont la matière et l'éclat priment sur la couleur, un drap de laine ni teint, ni blanchi qui s'affirme incolore, un drapeau imprimé

de prières qui ne prend sens qu'associé à d'autres : au terme de cette étude, la collecte de textiles blancs s'avère bien maigre. Dans la vie quotidienne, dans le vêtement par exemple, le Blanc n'est présent ni dans les faits, ni dans les mots. Même dans les usages où la distinction est à l'œuvre, où les tissus rouges ont une fonction comme chez « les Jaunes », le Blanc est absent tant au niveau des teintes concrètes que de la formulation abstraite. Dans les dictons et formules, le Blanc est en bonne part, mais les contextes indiquent qu'il s'agit d'un Blanc brillant, que le Blanc mat est dévalué, et là encore c'est finalement une autre catégorie, celle de l'Éclat, qui est centrale.

Finalement, c'est dans les catégories bouddhistes, importées tantôt de l'Inde et tantôt de la Chine, où les orientes et les éléments de l'univers sont systématiquement arrangés, que le Blanc prend place dans un ordre des couleurs.

Notes

(1) Moorcroft et Trebeck 1841, vol.1, p. 323.

(2) Par exemple Cunningham 1977, p. 301.

(3) Un parallèle peut être tracé avec l'Occident jusqu'au XII^e siècle où ce qui n'est pas teint est pensé et décrit comme « sans couleur » (Pastoureau 2013, p. 226 et seq.). Le *Trésor de la Langue Française* propose pour le terme *incolore* : « qui n'a pas de couleur propre ; qui n'a pas de couleur bien déterminée, qui manque de teint » ; le *Larousse*, « qui manque de couleur, d'éclat, de brillant », tandis que d'autres dictionnaires suggèrent comme synonymes « blanc », « gris ». <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1270144035>.

(4) Le Centre est la région de Leh, ancienne capitale du royaume du Ladakh et seule ville abritant aujourd'hui un aéroport, des commerces et des services, vecteurs de modernité.

(5) Sur l'éclat et la couleur, voir l'ouvrage collectif sous la direction de Dollfus, Jacquesson et Pastoureau 2013.

(6) Le *mandala*, littéralement « cercle », est une configuration géométrique, centrée souvent sur une divinité et représentant son palais ou son paradis. Il est utilisé comme support de méditation dans les rites tantriques.

Références bibliographiques

Blondeau, Anne-Marie, *Matériaux pour l'étude de l'Hippologie et de l'hippiatrie tibétaines (à partir des manuscrits de Touen-houang)*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1972.

Blondeau, Anne-Marie, Dakpa, Ngawang & Fernand Meyer (sous la dir.), *Dictionnaire thématique français-tibétain du tibétain parlé : langue standard*. Volume 1, Paris, L'Harmattan, 2001.

Cunningham, Alexander, *Ladak, Physical, Statistical, and Historical*, New-Delhi, Sagar Publications, 1977.

Didier, Hugues, *Les Portugais au Tibet. Les premières relations jésuites (1624-1635)* (traduites et présentées par), Paris, Éditions Chandeigne, 1996.

Dollfus, Pascale, *Les bergers du Fort Noir. Nomades du Ladakh (Himalaya Occidental)*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2012.

Dollfus, Pascale, « Cheval rouge, Nez jaune, Champ bleu et Esprit blanc. Voir, Nommer et Utiliser les couleurs au Ladakh, région tibétaine de l'Himalaya occidentale », in P. Dollfus, F. Jacquesson & M. Pastoureau (eds.), *Histoire et Géographie de la couleur*, Paris, Le Léopard d'Or, 2013, p. 183-224.

Dollfus, Pascale, Jacquesson, François & Pastoureau, Michel, (eds.), *Histoire et Géographie de la couleur*, Paris, Le Léopard d'Or, 2013.

Moorcroft, William et George Trebeck, *Travels in Hindustan: Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab, in Ladakh and Kashmir, in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara*, 2 vols. London, J. Murray, 1841.

Pastoureau, Michel, « À la recherche de l'incolore. Histoire d'un horizon théorique », in P. Dollfus, F. Jacquesson & M. Pastoureau (eds.), *Histoire et Géographie de la couleur*, Paris, Le Léopard d'Or, 2013, p. 225-248.